

Notes de lectures de Georges Leroy

mars 2015

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Meursault contre-enquête



★★★★☆

Kamel Daoud

Actes Sud, 160 p., 19 €.

Tout commence à Oran, la ville qu'aima si peu Camus l'Algérois. Au fond d'un bar, un vieil homme nommé Haroun retrace sa vie pour honorer la mémoire de son frère, abattu de cinq balles sur une plage déserte en 1942. Dans le récit qu'il fit de ce crime gratuit, l'assassin ne daigna même pas nommer sa victime. C'est l'histoire d'un crime, mais l'Arabe n'y est même pas tué; enfin, il l'est du bout des doigts. C'est lui, le deuxième personnage le plus important, mais il n'a ni nom, ni visage, ni paroles.

Les intellectuels algériens nés après l'indépendance, qui tiennent volontiers Albert Camus pour un enfant du pays, s'émeuvent rarement de la déclaration que l'auteur de *Noces à Tipasa* fit en marge de la remise du prix Nobel de littérature à

Stockholm, en 1957: « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » C'est une réaction d'Algérien, expliqua un jour le président Abdelaziz Bouteflika, « n'importe lequel d'entre nous aurait fait la même réponse. Ce qui prouve que Camus est des nôtres ». Une chose blesse cependant les lecteurs algériens de Camus: l'absence de nom des Arabes mis en scène dans ses fictions. Cet effacement de l'indigène est au point de départ d'un livre ébouriffant de Kamel Daoud. Dans ce premier roman, le chroniqueur du *Quotidien d'Oran* a eu l'idée de faire parler le frère de l'Arabe tué par Meursault dans *L'Étranger*. Cet homme qui soliloque dans un bar, nuit après nuit, c'est le frère du tué. Soixante-dix ans après les faits, rage et frustration inentamées, le vieillard rend un nom au mort et donne chair à cette figure niée de la littérature: l'Arabe. Un roman profond sur les héritages qui conditionnent le présent et sur le pouvoir exceptionnel de la littérature pour dire le réel. Écrire un roman dans le miroir d'un autre n'est pas une entreprise facile. Kamel Daoud y est parvenu, peut-être parce que son ambition était de faire entendre à la fois de l'amitié et de la colère.

Mémoires d'un touriste



★★★★☆

Stendhal

Folio, 850 p., 10 €.

Pourquoi Stendhal est-il allé ici, plutôt que là? Où est-il descendu? Où a-t-il été le plus heureux? Son livre n'est pas un guide mais une suite de points de vue personnels, qui reflètent son humeur et son goût du moment. Pas de visite exhaustive et impartiale de la France; aucune idée d'inventaire ou de vade-mecum. Il n'est question que de se peindre soi-même, de faire son autoportrait en touriste.

Deux règles pour Stendhal: écrire vite, sous le coup de l'impression, et rester soi-même, refuser les opinions prescrites par la mode. Car pour lui le tourisme n'est pas une présentation objective des centres d'intérêt d'un lieu mais le déroulement subjectif de ce qui se passe dans son âme. C'est un tourisme intérieur: exploration de ses souvenirs,

de ses sensations, de ses humeurs. D'où la vivacité et la fraîcheur; inaltérées, de son ouvrage, presque deux siècles après sa parution.

La nuit des trente



★★★★☆

Éric Metzger

Gallimard, 110 p., 11 €.

C'est l'histoire d'un garçon, Félix, qui décide de passer une nuit de vagabondage dans Paris pour fêter ses trente ans. Il reçoit de nombreux SMS qu'il ignore et commence la soirée avec ses collègues de bureau dans leur bar habituel avant d'aller dans un autre, puis un autre puis un autre encore... Alignant les shots de vodka, les discussions arrosées, les rencontres furtives, c'est l'occasion pour lui d'une sorte de bilan. Comme il se le dit lui-même, il est de nature précoce et fait sa crise de la quarantaine à trente ans. Ce garçon découvre soudain qu'il est devenu adulte sans s'en rendre compte. Parce que, avec la fin de la vingtaine, c'est une forme de légèreté qui est sur le point de disparaître et peut-être aussi quelque chose de plus essentiel. Mais quoi? Pendant cette nuit pleine d'incertitudes, de coïncidences et d'imprévus, le nouveau trentenaire découvre qu'il ne mène pas forcément la vie qu'il espérerait mener, et sa ren-

contre avec Louise, une jolie jeune femme qui disparaît aussi vite qu'elle est apparue, ne fait que raviver des souvenirs enfouis depuis des années. Où le conduira ce vagabondage nocturne? Parviendra-t-il à retrouver Louise? En tout cas, Félix n'aurait jamais imaginé que cette nuit l'emmène aussi loin... un livre de plus de littérature générationnelle: un peu désabusé, nombriliste et quelques belles phrases.

Peut-on croire en l'amour?



★★★★☆

N Sarthou-Lajus et JP Winter

Le passeur, 150 p., 15 €.

Est-il encore possible de croire à l'amour? Qui partage encore la vision de l'amour comme valeur stable, socialement reconnue? Nous vivons la remise en cause de l'amour-pour-la-vie, assortie de celle d'une transcendance nous assurant que « l'amour est fort comme la mort ». Notre époque semble vouloir vivre dans l'instant en valorisant le désir. L'amour meurt et renaît: il semble plus sage de l'accepter, la vie est si longue! Et pourtant...

Dans un échange nourri et fécond, au carrefour de la psychologie, de la philosophie, de la littérature et de la spiritualité, les deux auteurs nous invitent à sortir des sentiers battus.

Jean-Pierre Winter rappelle que si la logique de l'amour est de considérer l'autre comme sujet, celle du désir pousse, en revanche, à l'appréhender comme objet. Nous sommes ainsi pris, sans toujours consentir à le voir, dans un mouvement contradictoire. Nathalie Sarthou-Lajus, quant à elle, plaide pour que nous cédions à la « faiblesse de croire » à l'amour. Paradoxalement, c'est après avoir goûté son absence que nous pouvons prendre la vraie mesure de l'amour, qui est aussi celle du manque. Accepter l'épreuve de notre vulnérabilité permet ainsi une authentique fidélité à soi-même et à l'autre. Les auteurs balisent le chemin possible pour éviter les désillusions et pour que l'amour demeure un bienfait dans nos vies.

Missel pour tout petit



★★★★☆

Mechtilde Savigny

Ed. des petits chouans, 12 p., 11 €.

Pour les parents, lors de la messe dominicale, il est toujours délicat de rester calme et donc chrétien, devant la jeune et agitée progéniture. Voici donc un petit missel pour le rite extraordinaire, cartonné pour les enfants jusqu'à la première communion. Il comprend de belles illustrations et retrace fidèlement les principales étapes de la messe. Un outil d'éducation.

Notre laïcité



★★★★☆

Émile Poulat

DDB, 100 p., 9,90 €

L'auteur était le « pape » de la laïcité. Sociologue, historien et juriste, il avait mis toutes ses compétences au service d'une connaissance encyclopédique de la laïcité. Pape, car il fut, jeune homme, un de ces prêtres ouvriers puis abandonna la chaire de l'Église pour celle de l'Université. Pape, parce qu'il a toujours voulu faire de cette fameuse loi de 1905, qu'il connaissait mieux que personne, une œuvre de pacification et non de conflit. Peu de temps avant de mourir, dans sa quatre-vingt-quinzième année, Poulat s'entretenait avec Olivier Bobineau et Bernadette Sauvaget. Des questions qui n'échappent rien ; des réponses lumineuses. Il faut être très savant pour être aussi simple. Aussi bref, sobre et définitif qu'un testament. Qui déshérite en quelques mots tous les ignorants, les faussaires et les usurpateurs. « N'oublions pas que le mot laïcité est d'invention tardive ! La loi de 1905 ignore le mot "laïcité"... En France, la liberté de l'enseignement a toujours été une idée très républicaine... La loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État n'est pas une loi scolaire. »

Quelques mots et Poulat a déjà renversé la table ! Quelques mots, et on sait ce que la laïcité n'est pas. Mais ce qu'elle est ? « Auparavant, la religion catholique était publique, une affaire d'État, et la liberté de conscience une affaire privée. C'est désormais l'inverse : la religion est privée, et la liberté de conscience est publique assurée par l'État ; la laïcité est la lutte pour ce renversement de situation... La laïcité n'est pas la privatisation de la foi mais la publicisation du culte ».

La laïcité est le fruit d'une longue histoire, passionnante et souvent conflictuelle. Aventure intellectuelle et politique dont l'avenir reste ouvert, la laïcité n'est pas seulement une conviction personnelle ou partagée, ni même un présupposé de notre culture contemporaine. Elle traduit une révolution de la pensée qui s'est inscrite dans nos institutions : le passage d'un régime où la vérité catholique faisait loi à un régime où la conscience libre affirme ses droits et les fait politiquement reconnaître. Cette grande transformation a donné naissance à ce qu'il convient d'appeler « Notre laïcité publique » puisqu'elle est notre sort commun, quelles que soient nos dispositions privées. Comme toute vie sociale, elle repose sur un compromis qui permet à une société de durer et de se développer sans éclater. Quand la laïcité se réalise, elle prend des formes qui déconcertent ses champions comme ses adversaires les plus résolus. C'est la laïcité qui nous gouverne que l'on découvrira ici non plus seulement les jeux du cléricalisme et de l'anticléricalisme, les prétentions rivales de l'Église et de l'État, mais les problèmes posés à l'État par 65 mil-

lions de consciences en liberté et décidées à user de toutes leurs libertés.

On a tout compris. Les militants de la Libre-Pensée qui poursuivent de leur vindicte la moindre crèche de Noël dans un lieu public - et les juges qui leur donnent raison - se cachent derrière la laïcité pour achever l'œuvre de déchristianisation de la France commencée sous la Terreur. Avec son concept de « laïcité positive », l'Église a essayé de résister, mais a tapé à côté de la plaque. L'enjeu était culturel, pas culturel...

Les marionnettes



★★★★☆

Stéphane Chaumet

Le Seuil, 170 p., 17 €.

Miami, c'est l'enfer avec des palmiers. Loin de la jet-set et des feuilletons télévisés, le narrateur nous fait pénétrer dans le Miami des exilés colombiens, parfois en marge de la légalité. Il y a rejoint la femme qu'il aime. Les frères de Malena se retrouvent en prison. Pour s'en sortir, le couple monte un spectacle de marionnettes. Mais à Miami les flics rôdent, le soleil peut être hostile et les marionnettes n'ont pas vraiment la cote. L'auteur raconte cette expérience avec chaleur, avec intensité. C'est le bouillonnement de la vie.

Paris Jérusalem, un itinéraire spirituel



★★★★☆

Ghislain Dufour

Les provinciales, 140 p., 12 €.

Dans ces entretiens, l'auteur interroge Augustin Czartorisky, écrivain qui préfère la discrétion. Celui-ci retrace ses études secondaires et universitaires. Il entend montrer à quel point l'enseignement de la république mutile la civilisation française en dissimulant ou calomniant ses origines juive et chrétienne, empêchant une authentique compréhension.

Czartorisky dénonce l'athéisme dogmatique qui supporte et imprègne l'ensemble de la civilisation moderne appelé ici « Paris » – mais l'athéisme n'est qu'une façade qui cache la véritable religion actuellement pratiquée, à savoir le culte du cruel Baal Moloch qui exige constamment des sacrifices humains, la destruction violente d'une partie de l'humanité.

Voici une réelle dénonciation de l'athéisme dogmatique enseigné en histoire, qui passe par les oubliettes de grands pans de notre culture. À l'horizon s'aperçoit pourtant la Jérusalem spirituelle, l'existence nourrie de la source juive et chrétienne, dans les dures conditions d'un milieu qui s'efforce de l'anéantir.

Les pieuses combines de Réginald



★★★★☆

Thomas Hervouët

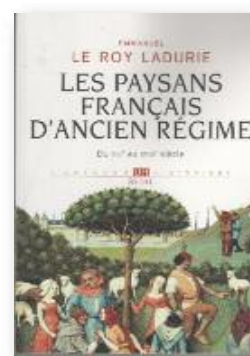
Ed. Quasar, 330 p., 19 €.

Cinq jours sur sept, Réginald Le Vaillant garantit l'amour, la mort et la propriété privée. Le notaire mérite incontestablement ses week-ends. Hélas, ceux-ci ne le laissent pas toujours en paix. Depuis qu'est apparu Elton Moulard, le fiancé gauche cavalier de sa fille Athénaïs, la tranquille harmonie vieille France de son foyer est en péril. Elton Moulard... quelle idée! Clairement Réginald Le Vaillant est loin d'apprécier Elton Moulard et ses idées gauchistes et anticléricales. D'autant que Jean-Arthur Chambourcy, étudiant aux Arts décoratifs, et artiste fauché, courtise Athénaïs avec ardeur. Ce garçon pourrait bien être le gendre idéal. À condition d'être catholique, il devrait même hériter de la comtesse de Roquefort d'une solide fortune. Si Réginald s'y prend bien. L'affaire est loin d'être gagnée! À l'initiative de sa femme, Réginald choisit de s'en remettre à la Sainte Vierge. Quoi de mieux qu'un pèlerinage à Lourdes pour tout arranger? Suivi d'un week-end dans la propriété familiale...

Ce roman est écrit sur le ton d'une comédie burlesque. On est

proches de l'univers du théâtre de boulevard. C'est l'histoire d'une famille face à l'évolution contemporaine de la société, aux difficultés de transmettre des valeurs. Le récit ne sombre cependant pas dans le drame, et titille plus qu'il ne caricature. Lui-même catholique pratiquant, l'auteur apprécie cette capacité à rire de soi-même.

Les paysans français d'ancien régime



★★★★☆

Emmanuel Le Roy Ladurie

Le Seuil, 280 p., 20 €.

Après le succès, « totalement imprévu », selon l'auteur lui-même, de *Montaillou, village occitan*, ce petit village de l'Ariège dominé par l'hérésie cathare, l'auteur est devenu le grand historien du monde paysan. Ses ouvrages l'ont conduit au Collège de France. Dans ce nouveau livre, sobrement intitulé *Les Paysans français d'Ancien Régime*, l'auteur revient sur l'histoire de cet univers campagnard qui occupa pendant de longs siècles plus de 90 % des Français. Ce travail de synthèse est destiné à un large public. En moins de 300 pages l'auteur réussit à nous dresser un vif portrait d'un monde rural en pleine métamorphose durant cinq siècles. On débute la lecture à la fin de ce « monde plein », cette France

rurale de la fin du XIII^e siècle de vingt millions d'habitants encore épargnée par les tragédies à venir. L'historien rappelle les luttes agraires, notamment autour de la modernisation de la seigneurie. La « réaction seigneuriale » est souvent une modernisation capitaliste contre laquelle se dresse le fermier.

Imagine-t-on que la population française diminue brusquement de moitié en quelques années? Absurde? C'est pourtant ce qu'a connu la France au XIV^e siècle, lorsque notre pays, à la suite de la guerre de Cent Ans et ses bandes aggravées par l'épidémie de peste noire, est passé de vingt à moins de dix millions d'habitants. Il faudra attendre le début du XVI^e siècle pour que la France se ressaisisse et retrouve les vingt millions de sujets qui resteront son niveau normal jusqu'au siècle des Lumières, après les famines du « Grand Règne » (1693 et 1710)... Le court XVIII^e siècle, de 1715 à 1789, marque un moment relativement privilégié. On retiendra, parmi mille détails proposés dans ce livre, ce processus de civilisation qui tend à la pacification de la vie. Et l'auteur de préciser: « Notre époque, multiplicité de violence, pourrait peut-être s'inspirer des simples leçons que donnait ainsi le XVIII^e siècle. » Voilà qui déplaira aux spécialistes du déni qui, pour relativiser l'essor contemporain de la violence, insistent sur le fait que « c'était bien pire au Moyen Âge »!

Cette belle synthèse sur l'histoire de la France rurale est une agréable promenade dans un monde aujourd'hui totalement exotique (ce n'était pas encore vrai voilà un demi-siècle).

La pyramide de glace



★★★★☆

Jean-François Parot

JC Lattès. 474 p., 19 €

« Je ne sais pas qu'il ait existé un hiver semblable à celui-là », écrit un chroniqueur de l'époque. Nous sommes en février 1784 et il gèle à pierre fendre dans Paris. Menacés par la disette, les Parisiens érigent, ici et là, des obélisques de neige et de glace en l'honneur d'un roi, Louis XVI, qui est réputé compatissant à l'endroit des misères du peuple.

Quand le dégel survient, une de ces pyramides découvre le corps nu d'une jeune femme morte qui ressemble d'une manière troublante à Marie-Antoinette. Elle a été assassinée, mais par qui et pourquoi? Est-ce le présage d'un bouleversement politique? « Par quel diabolique travers a-t-on eu l'idée de placer ce cadavre dans la neige, à cet endroit précis? Il n'était pas difficile d'imaginer que le dégel inévitable le ferait découvrir... », s'interroge Nicolas Le Floch, commissaire du roi au Châtelet, chargé d'une enquête qui emmène le lecteur dans les dédales d'une époque en proie à toutes sortes de dérèglements.

Alors que le peuple gronde, une aristocratie déclinante se divertit comme si de rien n'était, tout en se

moquant d'un roi qui ne maîtrise plus rien. « Le roi est aimé avec commisération, la reine est vilipendée avec haine. La noblesse et la finance se disputent l'impudence et tombent dans le mépris public. Regardez et écoutez ce désir passionné de changement », dit à Le Floch un de ses collaborateurs.

Au fil de l'enquête, nous voyons des salons de Versailles aux bas-fonds de la capitale en passant par le Palais Royal, où la reine vient parfois s'amuser, la nuit venue. Les descriptions des faubourgs parisiens sont aussi saisissantes que crépusculaires et le romancier a autant de talent pour décrire un bouge qu'un souper fin, dont le menu nous est décliné avec moult détails, comme dans les précédents romans de l'auteur. Pour tisser sa toile, qui lui permettra de découvrir l'instigateur du crime, Nicolas Le Floch pérégrine jour et nuit, à ses risques et périls. Il rencontre une magicienne qui connaît le mystificateur Cagliostro, s'informe auprès de Restif de la Bretonne, lequel en sait long sur les uns et les autres, ou s'aventure dans une maison « galante ». Questionne le duc de Chartres, prince de sang de la maison d'Orléans, qui organise des soirées « particulières », ou Philippe de Vainal, magistrat au Parlement de Paris. Et il y a aussi le fameux Charles-Henri Sanson, bourreau de Paris, qui examine le corps de la jeune victime pour tenter de comprendre les mobiles du meurtre et ses circonstances. Un parcours labyrinthique où s'entremêlent le crime passionnel et l'intrigue politique et d'où surgira brusquement la vérité.

Sabordage



★★★★☆

Christian Harbulot

Bourin Éditeur, 180 p., 14 €.

Christian Harbulot s'attache dans cet essai à décrypter une « France en panne », à la fois consciente de ses inadaptations face à des dynamiques économiques et financières globalisées et agiles, mais incapable de les résoudre. L'auteur attaque preuves à l'appui. Dans un style vigoureux et d'une grande clarté, l'auteur explique ce qui ronge peu à peu la position économique et politique de la France. Il raconte les coulisses et les logiques des nations qui n'ont rien à voir avec une assemblée de bisounours. Ce phénomène relève moins d'une « impuissance économique ou sociale » que d'un déni de réalité. Une sorte d'angle mort qui dans un autre domaine relèverait d'une forme de névrose. Le culte d'une illusion qui semble parfois tourner au masochisme.

Il met le doigt sur une relation qui fait mal : celle que nous entretenons avec « nos amis américains ». Puisque les États-Unis sont nos alliés, ils ne peuvent pas être simultanément nos ennemis. Pas la peine de réveiller Descartes pour si peu. Il ne s'agit pas d'un égarement cartésien mais d'un refus de puissance, une sorte

de paresse. Faire semblant de croire que la réalité est simple, monochromatique. Puisqu'il n'y a pas de problème, pourquoi se fatiguer à les admettre, donc à les résoudre. Il dénonce l'ambiguïté historique des élites françaises par rapport aux États-Unis. Il faut une posture de combat pour faire face aux effets des coups de billards à trois bandes des « amis » américains et allemands, de la longue marche chinoise et de la paralysie européenne, tout un théâtre d'ombres insoupçonné. « Ces magnifiques mécaniques intellectuelles » comme certains Hauts Fonctionnaires d'État se qualifient eux-mêmes, ces purs produits de nos grandes écoles, n'aiment pas penser la guerre. Probablement ce concept leur paraît-il un peu « barbare », dépassé. Ces Grands Organismes sont formatés pour orchestrer la Paix, l'Ordre, l'Administration. Non, la mondialisation n'est ni joyeuse ni heureuse. Oui, la France peut se réinventer. Mais pour cela, il faut que ce pays redescende sur terre et fasse son deuil des illusions économiques d'un marché faussement ouvert.

Certes nous ne sommes pas à la fin de l'Histoire, et la France doit nécessairement dépasser ses blocages internes, son goût pour la paralysie sociale, son culte des corporatismes qui relève parfois d'une forme supérieure de stupidité. Inutile de dire que ce n'est pas gagné ! C'est dommage car, personnellement, il y a peu de modèles de vie qui me fassent vraiment rêver : ni au Nord, ni au Sud, ni à l'Ouest, ni à l'Est. Passionnants, respectables, efficaces, légitimes sûrement ! Mais la France ne mérite pas ce sabotage sous peine de finir dépecée comme le paquebot

éponyme sur des chantiers d'ici, d'Inde ou d'ailleurs.

Savoir défendre ses idées



★★★★☆

John Daly

Pearson, 250 p., 29 €.

Pourquoi certaines grandes idées tombent-elles dans l'oubli quand d'autres, mauvaises, leur sont préférées ? Comment vendre une bonne idée à coup sûr ? Comment parler de manière si convaincante que votre manager se rangera à votre avis ? Avoir une idée ne suffit pas ! Si bonne soit-elle, encore faut-il convaincre sa hiérarchie de l'adopter.

L'auteur, universitaire reconnu et conseiller en communication dans de nombreuses entreprises, s'appuie ici sur les recherches les plus récentes en sciences cognitives et transmet son expérience de terrain. Il propose une méthodologie pour défendre ses idées et donne des pistes d'action pour parvenir au succès. Vous apprendrez notamment à faire votre autopromotion (construire votre marque personnelle, « réseauter », constituer des alliances), communiquer efficacement (présenter vos idées, cadrer votre message, raconter une histoire captivante et inoubliable), persuader et influencer vos interlocuteurs (cibler votre auditoire, créer un sentiment d'urgence, pro-

voquer le besoin, trouver des arguments crédibles, orienter les réunions dans votre sens). Un guide pratique et dynamique, essentiel pour tous ceux qui ont à convaincre.

Pour Dieu et le Roi avec Cathelineau



★★★★☆

Brigitte Lundi

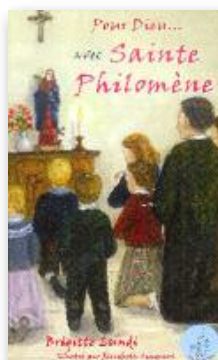
Ed. Des petits Chouans, 90 p., 12 €.

« – Et nous ? Qu'allons-nous devenir ?
– Aie confiance ! Dieu pour qui je vais combattre prendra soin de vous. »

Revivons ensemble la scène : nous sommes au Pin-en-Mauges, le matin du 13 mars 1793. Quelques jeunes hommes mi-affolés, mi-excités, accourent de Saint-Florent-le-Vieil. Ne voulant pas servir un gouvernement injuste et sanguinaire qui, depuis quatre ans, martyrise sans pitié les chrétiens, ils ont culbuté les gendarmes venus tirer au sort ceux qui devront partir à la guerre. Ils cherchent celui qu'ils appellent le Saint de l'Anjou, cet homme sage et estimé de tous qui, en réponse à l'odieuse persécution religieuse qui s'est abattue sur eux depuis Paris, a mis le pays en prière, en organisant de nombreux pèlerinages. Ils savent que leur insubordination sera punie de représailles

d'une férocité implacable : ils ne pourront échapper aux bourreaux et à leur sinistre guillotine ! Un livre très bien fait destiné aux enfants.

Pour Dieu avec Ste Philomène



★★★★☆

Brigitte Lundi

Ed. de Chiré, 30 p., 8 €.

À travers ce joli petit livre, vous découvrirez cette très jeune martyre qui fut à l'origine de tant de miracles de toute sorte. Le pape Grégoire XVI fut lui-même témoin de la guérison de Pauline-Marie Jaricot qui s'était rendue en pèlerinage sur la tombe de la princesse grecque. Comme disait saint Pie X : « cette âme a été si aimée de Dieu, si agréable à l'Esprit Saint, qu'elle a obtenu les grâces les plus merveilleuses pour ceux qui eurent recours à son intercession. » Un recueil de poèmes, certes, mais ce livre n'est pas seulement destiné aux plus grands. Avec les ravissantes et grandes illustrations qui accompagnent cette narration en rimes, les plus jeunes pourront également apprendre à connaître la « chère petite sainte » du Curé d'Ars. Des illustrations mettant en scène les personnages du poème agrémentent le texte, pour le plaisir des yeux !

Pour Dieu et pour le Roi en Vendée



★★★★☆

Brigitte Lundi

Ed. de Chiré, 70 p., 12 €.

« - Et si vous nous racontiez celle de ce mouchoir rouge sang que vous gardez près de votre livre de prières ? demande Madeleine. Maman m'a dit que c'était une longue histoire.

La grand-mère sourit douloureusement.

- Grand-Mère n'a pas sans doute pas envie de vous la dire, intervient Maman Catinette. Ce n'est guère une histoire réjouissante.

- Non ma fille, dit Zénaïde. L'eau a bien coulé depuis les événements. Je peux leur dire. Mais c'est bien long ma Madeleine et je dois remonter loin si tu veux comprendre tout à fait.

Alors, la grand-mère, doucement, abandonne sa quenouille et joignant les mains sur ses genoux, plisse les yeux comme pour mieux se souvenir ».

Dans ce joli livre pour enfants que vient d'écrire Brigitte Lundi, il y a une famille simple de paysans, des petits-enfants rassemblés le soir au coin du feu pour se réchauffer, une vieille grand-mère, Zénaïde, dont les souvenirs sont plus palpitants qu'une histoire inventée de

toutes pièces. Et telle une Shéhérazade en sabots, Zénaïde les distille doucement, à chaque veillée, s'interrompant régulièrement pour que les enfants aillent se coucher. Ce n'est pas elle, d'ailleurs, qui a voulu, mais le petit auditoire qui a réclamé, follement intrigué par ce mouchoir rouge, un mouchoir de Cholet, que Zénaïde garde tout contre elle aussi précieusement que son chapelet. À travers cet humble mouchoir, c'est toute l'épopée des guerres de Vendée qu'elle raconte, du soulèvement aux colonnes infernales, du « saint d'Anjou » Cathelineau au « boucher de la Vendée » Westerman, ce sont aussi toutes les tribulations d'une pauvre famille attachée à Dieu et au Roi : l'exil, la peur, le sacrifice. Et dans une jolie chute inattendue que La Varende aurait sûrement voulu écrire, elle montre aussi qu'il y a toujours une rédemption possible, y compris pour un briseur de calvaire, pourvu qu'il ait gardé une once de charité au fond du cœur.

St Jean-Baptiste de la Salle



★★★★☆

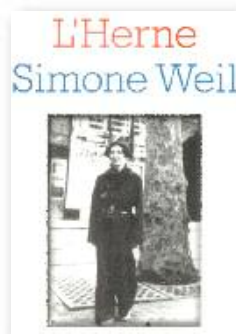
Mauricette Vial-Andru

Ed. St Jude, 16 p., 4 €.

La collection « La légende dorée » des éditions Saint Jude, poursuit ses publications. Voici un tome consacré

au fondateur des Frères des Écoles chrétiennes : Saint Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719). Il consacra sa vie à instruire et éduquer les enfants pauvres, dans un esprit d'obéissance réel. Il aimait à dire : « Quand les hommes ne peuvent rien, c'est alors que Dieu fait tout de son côté, faisant paraître en même temps et sa puissance et sa bonté avec éclat ». Le texte est adapté aux premières lectures (6-7 ans) et peut être lu aux plus petits. Des dessins intérieurs sont à colorier.

Simone Weil



★★★★☆

Collectif

Cahier de L'Herne, 400 p., 39 €.

Un Cahier de L'Herne est consacré à la philosophe française, dont l'intransigeance et la relation tumultueuse avec le judaïsme ont parfois été mal comprises.

Simone Weil (1909-1943) ? « Une sainte », jurèrent beaucoup de ceux qui l'avaient connue. « Le seul grand esprit de notre temps », s'émerveillait Albert Camus, qui publia après guerre "L'enracinement" ; même si c'est Gustave Thibon, à qui Simone Weil avait donné ses cahiers, qui les a fait paraître, et à fait ainsi connaître son œuvre. « Elle est folle ! », tonna le général De Gaulle, en 1943, après avoir appris que la philosophe af-

fectée à la Direction de l'intérieur de la France libre demandait à être parachutée en France.

Née pour partager l'amour, non la haine, cette lectrice des auteurs tragiques grecs semblait faite pour vivre au ciel mieux que sur la Terre. À ses camarades du lycée Henri-IV et de l'École normale supérieure, aux militants socialistes qu'elle fréquenta dans sa jeunesse, aux miliciens anarchistes avec lesquels elle s'engagea en Espagne, aux volontaires de la France libre, elle reprocha toute sa vie de ne pas être ce qu'ils devaient être. On peut juger platonicienne la sensation d'être exilée du Royaume. On peut également trouver quelque chose de très juif à sa passion démesurée pour l'infini, rappelant aux hommes leur écartèlement entre la promesse et l'obligation.

Simone Weil, c'est d'abord un ton qui ne ment pas, qu'on ne peut guère comparer, en authenticité et en élévation, qu'aux derniers livres de l'Éthique de Spinoza.

Une intelligence philosophique d'autant plus précieuse qu'elle ne se réfugie pas exclusivement dans l'empyrée de la *philosophia perennis*. Témoin d'une époque détestable, elle a voulu la penser. Il se pourrait bien, pour cette raison, que le siècle qui s'engage soit weilien et non deleuzien. Car elle a pressenti l'imminence de la catastrophe et surtout les conséquences catastrophiques de la catastrophe. À cet égard, elle joue le rôle irremplaçable de ceux qui annoncent le destin apocalyptique de l'humanité, pour tenter d'inverser le cours du temps. Ce Cahier est placé sous le signe du passage. Passage aussi bien d'Athènes à Jérusalem

saalem, la rencontre des philosophes et des prophètes, que de l'Occident vers l'Orient (la lecture des textes sacrés d'Égypte, d'Inde et de Chine et la rencontre météorique avec René Daumal), que l'articulation, chez elle "évidente", de la théorie et de la pratique, de la sagesse et de la science (« la géométrie grecque est une prophétie » - dira-t-elle), de l'université et de l'usine... Une praxis qu'elle s'attachera, en bonne platonicienne, à exhauiser.

Le mérite du Cahier Simone Weil est de ne pas écarter les sujets de malentendu et d'incompréhension en accordant une large place à la question de sa relation tourmentée avec l'héritage hébraïque. Si cette petite-fille de rabbin n'a pas reçu le baptême chrétien au minuit des chambres à gaz, c'est peut-être aussi pour continuer à partager les tribulations, l'angoisse et les périls des siens. Car Simone Weil n'a jamais confondu le judaïsme, dont sa critique théologique et politique procède de son rationalisme, et les juifs. Sa volonté de « *déjudaiser* » le christianisme pour le rendre plus universel choqua ses contemporains, en particulier Joseph-Marie Perrin, prêtre qui tenta de l'accompagner jusqu'au baptême. Les lettres qu'elle lui a adressées, de janvier à mai 1942, sont d'une époustouflante profondeur spirituelle.

Que l'œuvre de la philosophe soit tissée d'insuffisances n'est pas une révélation. Comme celle de Pascal, elle nous est arrivée inachevée, sans ordre et sans suite. Mais loin de nous éloigner de cette femme dont le socialisme mystique évoque celui du Péguy première manière, ces insuffisances doivent nous per-

mettre de mieux goûter son « *effrayant* » génie. Il faut rappeler qu'elle est morte à 34 ans et qu'après avoir cheminé de l'agnosticisme et du rationalisme à un christianisme plutôt hétérodoxe, on peut imaginer qu'elle aurait fini par s'attarder sur le mystère d'Israël et de l'identité juive en approfondissant son christianisme.

Elle a fait sienne la règle implacable de GK Chesterton: toute pensée qui ne devient parole est une mauvaise pensée, toute parole qui ne devient acte est une mauvaise parole, tout acte qui ne devient fruit est une mauvaise action. Il s'agit assurément de l'une des plus grandes pensées de notre tradition philosophique.

La tombe de mon père



★★★★☆

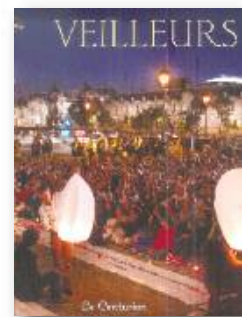
Stéphane Denis

Grasset, 140 p., 13 €.

Voué aux soldats franco-britanniques tombés lors de la guerre d'indépendance de la Grèce, le vieux cimetière de Kalamaki est en réfection. Philipp Julius est appelé sur place par les autorités alliées qui vont procéder à l'exhumation du cercueil de son père, mort dans un attentat en 1963 à Athènes et enterré à Kalamaki sans que l'on sache pourquoi. Que faire du mort? La France et la Grande-Bretagne se disputent le cercueil dont les allers-

retours en avion rythment cet imbroglgio où passent un consul de France et sa drôle de fille, un faux espion nommé Pope Dickens, un croque-mort qui mélange plusieurs langues sans en parler vraiment aucune, les mystérieux ports-francs de Genève, des milliardaires grecs réfugiés à Londres et l'histoire secrète de la Deuxième guerre mondiale. Dans une Grèce ravagée par la crise, ce sera à Philipp de décider s'il fait de son père un escroc ou un héros, un membre du fameux Bataillon Sacré ou un aventurier sur qui personne n'a jamais réussi à mettre la main. Une écriture au scalpel pour un roman à la frontière du polar et de l'espionnage.

Veilleurs



★★★★☆

Collectif

Le Centurion, 190 p., 19 €.

Le soir du 16 avril 2013, pour prolonger leur résistance contre le projet de loi Taubira sur le mariage et l'adoption par des couples homosexuels, un petit groupe de jeunes s'est assis place des Invalides. Des centaines de personnes les ont rejoints les soirs suivants, des milliers après une semaine, des veillées dans 200 villes de France et à l'étranger au bout d'un mois. Un an après l'intensité n'a pas faibli... Histoire d'une année de lutte, de répression,

d'engagement au service du bien commun, de la dignité humaine et la liberté pour un redressement culturel et politique radical, ce beau livre se veut aussi une invitation pour toutes les veillées à venir !

Une série de photographies prises lors des manifestations contre le mariage pour tous. Organisées en grands thèmes (être femme, être homme, histoire et mémoire, légitimité et pouvoir politique, etc.), elles témoignent de l'ampleur et de la beauté de ce phénomène protestataire.

La vie de jardin



★★★★☆

Alexis Brocas

Gallimard, 220 p., 20 €.

Elle s'appelle Estelle, Marie-Laure, Florence ou Solenne. Un jour, elle quitte Paris pour une maison avec jardin. Pour une banlieue près des flux d'argent, loin du bruit des pompes : l'endroit idéal pour élever des enfants.

Il s'appelle Aymeric, Benoît, Flavien ou Pierre. Son quotidien : brimades au pensionnat, quatre cents coups, amitiés éternelles. Au pensionnat, qu'a-t-il à faire des rêves de sa mère ?

Il est financier, avocat, agent immobilier ou chercheur. Tard le soir, il construit le monde de demain. Et si ce devait être notre monde ?

L'auteur propose le récit d'une riche banlieue pavillonnaire : la peinture d'une époque, où l'on suit sur trente ans, la vie de dizaines de personnages. La subtilité de l'analyse sociologique rejoint le plaisir de raconter une histoire. Une esquisse de la bourgeoisie contemporaine, à travers le portrait d'un groupe d'amis de Saint-Cloud. Élevés selon une éducation catholique confinée (pour l'auteur), ils découvrent les drogues et les fêtes, loin des rêves que leurs parents avaient conçus pour eux. Pourquoi les écrivains de l'Ouest parisien aiment tant salir, moquer et critiquer le monde dont ils sont issus ?

Tu seras un raté, mon fils



★★★★☆

Frédéric Ferney

Albin Michel, 360 p., 17 €.

Des grands personnages qui ont façonné le XX^e siècle, Churchill apparaît comme le plus sûr de son destin et de son génie. Pas une once de doute chez ce fils de famille, célèbre à vingt-cinq ans, tour à tour officier, aventurier, journaliste, ministre, écrivain, peintre... Jusqu'à l'apothéose de la seconde guerre mondiale, qui en fera de son vivant plus qu'un homme d'État : un mythe.

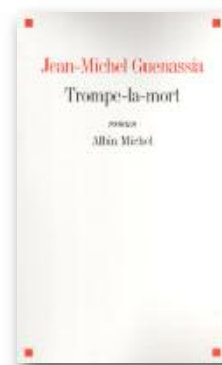
Pourtant, ce touche-à-tout égo-centrique et généreux, cynique et

rêveur, fantasque et indomptable, cachait un secret, une blessure intime que nous dévoile, d'une plume éblouissante, l'auteur : le mépris absolu dans lequel le tenait son père.

Comment devient-on un grand homme ? L'auteur répond à partir du cas de Winston Churchill, en explorant sa relation avec son père, Lord Randolph, un grand aristocrate qui pendant toute sa vie a fortement méprisé son fils au point de le surnommer « le raté mondain ». C'est justement cette blessure qui a transformé un jouisseur indolent et spirituel et en a fait l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.

Ce père trop tôt disparu, Winston cherchera toute sa vie à l'épater et à lui donner tort. En faisant revivre les grands moments d'une existence menée au galop, cette traversée d'une vie extraordinaire explore l'insondable lien entre un père et un fils. Ce livre vif et concis dresse le récit d'une vie à la fois remarquable et riche en péripéties incroyables

Trompe la mort



★★★★☆

Jean-Michel Guenassia

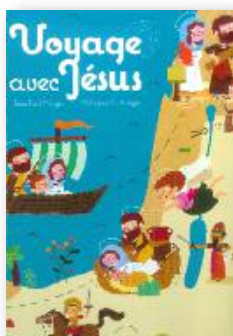
Albin Michel, 400 p., 22 €.

Tom Larch est-il vraiment immortel ? Aucun être humain n'aurait pu survivre aux accidents dont il s'est tiré. A-t-il un secret qui le

protège des coups du sort? Ou un ange gardien qui veille sur lui? Est-ce le hasard ou son instinct de vie qui lui permet de s'en sortir à chaque fois? Obligé de quitter New Delhi pour Londres à huit ans, Tom est depuis toujours écartelé entre ses deux cultures. Celle de sa mère, indienne, et celle de son père, ingénieur anglais. À dix-huit ans, il s'engage dans les Royal Marines, et devient un héros, malgré lui. Rendu à la vie civile, il devra affronter ses propres démons quand l'un des hommes les plus riches du monde lui demandera d'aller en Inde à la recherche de son fils, que Tom est le seul à pouvoir retrouver. Voici donc un sur le devant de la scène un personnage balzacien, un Vautrin incassable, qui survit à tout: une chute vertigineuse, un incendie, un accident d'hélicoptère et bon nombre de bagarres le laissant quelque peu cabossé...

Il écrit comme un gourmand qui veut régaler son lecteur avec de la belle aventure, du sentiment et de la mélancolie. On entend les bruissements de Delhi, la pluie sur Greenwich Village, les rafales de sable dans le désert, et si l'auteur avance parfois à la serpe, et préfère la vraisemblance à la vérité, qu'importe car le plaisir est au coin de la page suivante. Renouant avec le feuilleton à la Dumas, l'auteur est un grand baroudeur de la fiction citant aussi La Fontaine. Formidable conteur, l'auteur nous entraîne à la suite de Tom Larch dont le destin se mêle aux tumultes de l'Histoire du XX^e siècle. Comme dans *Le Club des incorrigibles optimistes*, il convoque avec maestria dans ce roman magistral tout ce qui fait notre XXI^e siècle.

Voyage avec Jésus



★★★★☆

Jean-Paul Mongin

Le Centurion, 12 p., 14 €.

Voici un livre qui retrace les circuits afin de marcher dans les pas d'Abraham, de Moïse, de Jésus, de Joseph et de Marie, ainsi que des premiers Apôtres, en suivant les grands voyages bibliques. Cet ouvrage, à partir de 3 ans permet de découvrir la vie de Jésus et de Le suivre sur les routes de l'Évangile.

Usage de faux



★★★★☆

Claude Durand

De Fallois, 170 p., 18 €.

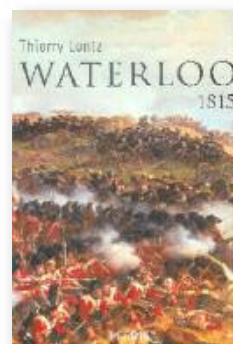
Le succès de librairie d'Abraham Gold passe toutes les espérances... Mais, au faîte d'une renommée usurpée, devenu sa propre marque, il en use et abuse, se transforme en gourou à barbe et cheveux teints, introduit partout, se servant de tous et de chacun, jusqu'à ce que l'énigme

de ses vraies origines vienne incidemment à se poser: n'a-t-il pas menti depuis le début sur sa biographie?

Tour à tour burlesque et cruel, ce roman carnavalesque – toutes et tous y portent des masques –, parcouru en permanence par la quête fébrile du paraître, reflète la face grimaçante et grimée d'un milieu qui a irrévocablement renoncé à sa raison d'être pour assouvir son narcissisme pathologique et un goût éperdu du lucre. À partir de la mise en scène de ce microcosme, c'est toute une culture de l'imposture contemporaine qui se révèle.

Le lecteur en conviendra: une fiction sur l'usage du faux ne peut que contenir un fond de vérité.

Waterloo



★★★★☆

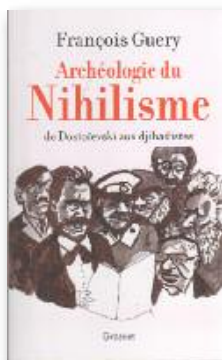
Thierry Lentz

Perrin, 320 p., 25 €.

Le 18 juin 1815, à Waterloo, Napoléon livra sa dernière bataille qui, après beaucoup de sang, a tant fait couler d'encre qu'elle ne paraît toujours pas finie. La bataille de Waterloo a suscité des rumeurs, des analyses contradictoires, des écrits savants ou anecdotiques et des légendes. Pour la rendre à sa vérité, Thierry Lentz a choisi, par le texte, l'image et la cartographie, d'en re-

venir et de s'en tenir aux faits, afin de comprendre une journée tragique dont les enjeux ne se limitèrent pas aux dix heures que dura ce combat terriblement meurtrier. En partant en campagne le 14 juin, l'empereur avait décidé de frapper un coup de tonnerre sur la scène intérieure et extérieure afin de refonder son pouvoir au retour de l'île d'Elbe et amener les alliés à négocier dans des conditions favorables. En dépit d'une préparation incroyablement difficile, il fut à deux doigts de réussir. Restituant le détail des différentes phases de la tragédie à partir des meilleures sources françaises et étrangères, l'auteur montre aussi l'inanité de questions marginales sur les défauts de Soult, le comportement de Ney ou la faute de Grouchy. Ainsi est mis en valeur le poids de l'événement et de ses acteurs dans le cours de l'histoire.

L'archéologie du nihilisme



★★★

François Guery

Grasset, 250 p., 19 €.

Si le « nihilisme » a connu une sorte d'apothéose planétaire, le 11 septembre 2001, il fut aussi, ce jour-là, l'épilogue très provisoire d'une longue histoire – qui est précisément celle que cet ouvrage se propose de revisiter.

Le 13 mars 1881, après quatre tentatives ratées, un groupe de jeunes russes – autoproclamés « nihilistes » – parvient à faire exploser le carrosse du Tsar Alexandre II, qui est alors le réformateur voulant libérer les serfs de son pays. Tel fut l'acte de naissance du « nihilisme politique » qui, depuis, s'est largement illustré -de Ravachol aux terroristes du 11 septembre. Des *Démons* de Dostoïevski à l'étrange « inversion des valeurs » nietzschéenne, de « la mort de Dieu » à toutes les apologues criminelles d'une violence rédemptrice, voici les coulisses d'une pensée qui n'en finit pas d'embraser le monde. Or, ce nihilisme, cette politique du pire qui veut hâter les convulsions d'une société, a des fondements philosophiques. Quels sont-ils ? C'est ce que cet ouvrage tente d'explorer...

En passant par Nietzsche, tout d'abord, dont le système philosophique a étrangement donné ses lettres de noblesse à une conception éruptive du monde (Ne disait-il pas que « le nihilisme est un bouddhisme européen » ?), l'auteur passe ensuite aux théoriciens nazis et à ceux qui, tout en glorifiant la mort, haïssent toute forme de droit et toute idée de réforme. Bien entendu, son analyse conduit à l'étude d'un certain anarchisme contemporain aussi bien en politique (les « djihadistes »), qu'en philosophie (Alain Badiou), que dans certaines formes d'art contemporain. En contrepoint, l'auteur procède à une relecture bienvenue des contrepoisons au nihilisme, à savoir les œuvres d'Ortega Y Gasset et d'Albert Camus.

Ce livre éclaire cette théorie du ravage. Cette passion de la destruc-

tion et de la rupture en tout promet à l'Occident des lendemains de cendre.

Bossuet



★★★

Aimé Richardt

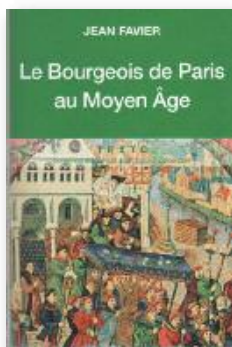
FX de Guibert, 360 p., 20 €.

Bossuet (1627-1704) reste dans les mémoires un des sommets de la langue française, comme orateur mais aussi comme écrivain. Qui ne se souvient de son cri : « madame se meurt ! madame est morte ! » lancé sous les voûtes de Saint-Denis à l'occasion de la mort d'Henriette d'Angleterre.

Pour ce théologien prédicateur qui, du haut de sa chaire, se permettait de sermonner Louis XIV, la vie a été un long combat au service de la foi. En effet, même s'il fréquente la Cour comme précepteur du dauphin, il n'est pas courtisan. Évêque de Condom, puis de Meaux, il y sera un pasteur attentif et présent, et son « Discours sur l'éminente dignité des pauvres » manifeste cette indépendance d'esprit qui est la marque d'un grand spirituel. Ce géant était une sorte de « conscience de l'Église de France », une Église gallicane dont il rédige la célèbre « Déclaration des Quatre Articles de 1682 », qui s'efforce d'en faire prévaloir les droits au Saint-Siège.

À travers cette passionnante biographie de « l'Aigle de Meaux », l'auteur rend hommage à un homme qui ne transigea jamais sur l'essentiel : contre les protestants, contre les jansénistes, contre une certaine forme de sentimentalisme spirituel, il incarne avec vigueur et grandeur une vision classique du catholicisme... pour la seule gloire de Dieu.

Le bourgeois de Paris



★★★

Jean Favier

Tallandier, 830 p., 12,50 €.

Les éditions Tallandier republient en poche un des ouvrages majeurs du médiéviste Jean Favier grand historien, spécialiste du Moyen Âge, auteur de nombreuses biographies comme celles de Louis XI, François Villon ou Philippe le Bel. Ce livre est une somme, car il prétend étudier l'ensemble des aspects de la vie du bourgeois, c'est-à-dire de celui qui habite dans la ville de Paris. À proprement parler, ce n'est pas l'ensemble du Moyen Âge qui est couvert par l'étude, mais surtout les XIe-XIIIe siècles.

Paris s'est construit autour de son fleuve, et celui-ci parcourt l'ensemble de son histoire et de ce livre. Autour du fleuve naissent les marchands, mais aussi les hommes de science et de foi. Paris s'est construit

également contre et avec la présence royale, ce qui fait de cette ville fluviale et insulaire, la capitale. Paris est une ville de commerce, d'échanges, de théologie, avec son immense université, une ville de foi et une ville d'artisanat. Tous ces métiers s'associent et se côtoient, sans toujours se mélanger, et souvent en s'opposant.

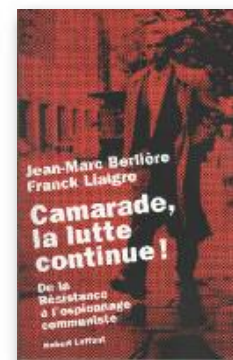
Nous voyons grâce à lui vivre la ville avec tous ses personnages, ses lieux disparus, ses autorités, ses commerces, ses croyances. Le bourgeois mange, prie, marche dans un Paris où résonnent les cris des marchands et des émeutiers. Le bourgeois, mais aussi les prélats, les chanoines, les aubergistes, les immigrés de fraîche date qui s'agrègent à une population en mouvement et au roi qui fait peu à peu de Paris sa capitale. L'école médiévale française a toujours été l'une des meilleures, riche d'historiens comme Jacques Le Goff, Georges Duby ou d'autres plus jeunes, et il faut le talent d'un Jean Favier pour faire partie de cette cohorte de sommités universitaires capables de transmettre un savoir tout en passionnant le lecteur avec une écriture fluide.

On croise dans son livre les grandes figures parisiennes : Étienne Marcel et Cauchon, les Anglais et les Bourguignons, lors de la guerre de Cent Ans, et la reprise en main des Armagnacs. On y trouve les luttes d'influence et de pouvoir, les luttes politiques, les occupations et les libérations de la cité dont la patronne Geneviève demeure la figure tutélaire.

L'auteur raconte, fait le récit d'une époque et nous fait toucher du doigt

ces siècles que longtemps on a dit « obscurs ». On peut rester sous le porche d'une église, errer dans une rue qui porte encore aujourd'hui son nom, ou traverser un pont : le Paris médiéval, de l'aube ou du soleil couchant, respire et s'active sous nos yeux. C'est une histoire économique de la France, tout autant que politique et culturelle, et c'est également une histoire de France, dans son lent développement, et à travers le travail laborieux des hommes. Et Jean Favier en est le guide ardent.

Camarade, la lutte continue !



★★★

JM. Berlière et F. Liaigre

R. Laffont, 420 p., 22,50 €.

Après-guerre, un certain nombre de résistants communistes (FTP-MOI) participent activement à l'instauration de dictatures en Europe de l'Est. Les uns s'investissent dans des services de sécurité, d'autres optent pour l'espionnage des pays « capitalistes ». Pour tous, la lutte continue. Cette continuité éclaire leurs motivations sous l'Occupation.

À partir d'archives inédites issues de la justice militaire ou de la DST, conservées en France ou en Pologne, les deux auteurs ont mis au jour les affaires d'espionnage au profit des

pays de l'Est et secoué les mythes de la Résistance communiste. Ils ont mené pendant trois ans une enquête rigoureuse qui les a conduits de la Pologne à l'Espagne, de la Palestine au Japon, sur les traces de personnages aux destins complexes et fascinants.

Longtemps considérés en France comme des objets mineurs, encombrés de fantômes, tout juste bons pour les journalistes et les amateurs de John Le Carré ou de Ian Fleming, l'espionnage et le renseignement n'ont fait leur entrée dans le champ des recherches historiques académiques que depuis peu. Ce livre passionnant démontre qu'il y a là un domaine dont l'exploration n'a pas fini d'apporter son lot de surprises et de révélations...

Un candide à sa fenêtre



★★★

Régis Debray

Gallimard, 400 p., 21 €.

L'auteur avoue ne pas priser la littérature d'idées. Ses angles droits sont trop fastidieusement masculins et sûrs d'eux pour capter l'émotion, le tremblement, l'inattendu du réel. Pourquoi récidiver? Parce qu'on résiste moins, avec l'âge, aux impulsions du farfêlu, jusqu'à se permettre quelques divagations sur les dieux et les hommes, le beau et le moche,

le mort et le vif, et même sur l'avenir de l'humanité. Sans dramatiser: les échappées qui suivent sont à un essai ce qu'une flânerie est à un défilé, ou une songerie à un traité de morale. Elles demandent seulement au lecteur un peu d'indulgence pour ce qu'elles peuvent avoir de mélancolique, de cocasse ou d'injuste.

L'auteur se sent plus d'affinités avec Candide qu'avec Voltaire, d'abord parce que c'est un désaffilié. Il n'est d'aucune secte, il se méfie des envolées métaphysiques. Et, comme lui, il a beaucoup voyagé, et garde le nez au vent. Il y a aussi, dans la métaphore Candide, l'idée qu'on peut sourire à travers les larmes: tout va mal mais on peut rester libre en cultivant son jardin!

La remise en place de souvenirs, d'impressions, de rencontres se fait mieux à retardement. Il n'est de dégagement valable que si l'on a été engagé. Certains textes, comme ceux où sont évoqués Léon Daudet ou le point de vue de Sartre sur Castro, ne sont pas précisément « politiquement corrects ». L'auteur précise: « mes opinions sont de gauche, mes goûts sont de droite, notamment en matière littéraire ou artistique. J'avoue que Léon Daudet vaut cent fois mieux que sa politique: ce réactionnaire a été un dénicheur d'avant-gardes, il a fait donner le Goncourt à Proust, il a soutenu Céline... Sartre chez Castro? Oui, c'est l'occasion de constater que beaucoup de philosophes s'informent peu avant de spéculer. Sartre a projeté sur la réalité cubaine la grille de lecture du livre qu'il venait de finir, *La Critique de la raison dialectique*. Il fait de Fidel Castro une sorte de chef anarchiste,

un sartrien en battle-dress... C'est très cocasse! »

L'écrivain désapprouve certaines évolutions, comme le langage globalish, l'admiration béate de Facebook et Twitter, la tentation de « faire peuple » pour nos dirigeants. Il est d'une certaine manière un nostalgique. La nostalgie, c'est ce qui me reste du révolutionnaire.

L'écriture fragmentaire convient au sceptique! Oui, il y a un côté touche-à-tout, mais c'est peut-être ça rester un enfant. « À vingt ans, je cherchais à construire des systèmes, à faire des démonstrations en trois points... Arrive un moment où l'on acquiert, au contraire, une capacité d'accueil vis-à-vis du réel qui est une forme de modestie ». Faire l'école buissonnière, c'est peut-être la meilleure façon de s'approcher de la vérité.

L'affaire Maurras



★★★

Jean-Marc Fédida

L'âge d'homme, 420 p., 19 €.

Le procès Maurras pose des questions contemporaines, il est le procès du nationalisme français, déconsidéré par sa collaboration avec l'occupant nazi, et parce qu'il s'effectue à la lumière de sa défaite honteuse. C'est un procès où se trouvent confrontés le nationalisme et la République. Relater

ce procès c'est donc permettre de visualiser dans un même lieu de justice, la liberté contre le totalitarisme. Cet ouvrage se propose de donner à revivre le procès en restituant ses enjeux dans leur actualité. L'écrivain nationaliste et académicien Charles Maurras comparaît, le 24 janvier 1945 devant la cour de Lyon sous l'accusation d'intelligence avec l'ennemi, plus exactement de trahison et plus précisément de collaboration. La scénographie est idéale puisque sur l'ordre du Président, Charles Maurras est introduit dans la salle d'audience et il arbore la francisque que lui a remise personnellement le Maréchal Pétain. C'est bien sûr une provocation, un défi lancé à la justice gageant qu'elle n'osera pas juger un homme ainsi décoré par un régime auquel les magistrats ont en nombre prêté serment. Il a soixante-sept ans et un « continent littéraire » derrière lui. Les débats seront brefs, ils ne dureront que quatre journées. Ils seront d'une grande violence. Maurras sera déclaré coupable et condamné à la réclusion à perpétuité ainsi qu'à l'indignité nationale. Alors que Maurras est jugé, Pétain attend son procès, Rebatet a perdu le sien et Brasillach vient d'être condamné à mort, il sera exécuté le 6 février au fort de Vincennes. Il s'agit d'un procès de presse et d'un procès d'opinion, aussi d'un procès passionnel. Cette dimension passionnelle transpire des débats. On retrouve, à travers ce procès, une certaine nostalgie du nationalisme français dont les échos sont contemporains de nos dernières campagnes électorales et de nos récents débats de société, sur le droit du sol, l'ouverture aux frontières, l'Europe etc. Servi par le récit d'une

audience tendue par une multitude d'incidents, par des personnages hors normes, sur la toile d'événements historiques exceptionnels, il permet de revisiter une audience de quatre journées où le nationalisme maurrassien est apparu sous son jour le plus exact.

Charlemagne et Mahomet



★★★

Philippe Sénac

Folio, 430 p., 9 €.

Après avoir soumis la plus grande partie de la péninsule Ibérique, les Sarrasins se lancent dans la conquête de la Gaule méridionale. Ils y demeurent jusqu'au milieu du VIII^e siècle.

Alors commence une histoire marquée par des combats, mais aussi par des accords, des trêves et des ambassades, sans oublier le négoce et la piraterie. Derrière des épisodes guerriers aussi célèbres que la bataille de Poitiers ou la défaite de Roncevaux, se révèle un *autre* récit, celui des relations diplomatiques entretenues par les souverains francs avec les musulmans d'al-Andalus, qu'il s'agisse des rebelles de la vallée de l'Èbre ou des émirs de Cordoue.

Cette histoire qui se déroule aux confins occidentaux du monde méditerranéen ne peut s'écrire sans qu'y soient mêlés les intérêts des

califes de Bagdad, les ambitions de Byzance et les politiques des petites principautés musulmanes de l'Afrique du Nord. S'élabore ainsi toute une série d'échanges qui traduit l'intérêt désormais porté par les souverains carolingiens à cette Espagne devenue al-Andalus. Mais, sous l'effet de difficultés croissantes au sein de l'Empire carolingien, le rêve d'une reconquête se dissipe. Un *statu quo* précaire éloigne alors les descendants de Charles Martel de la péninsule Ibérique qui disparaît peu à peu des chroniques. Avant que, déformé et embelli, le souvenir des combats ne resurgisse une fois passé l'an mil pour le plus grand profit des chevaliers francs lancés dans les Croisades d'une part, la reconquête de l'autre...

Charles le Téméraire



★★★*

Marcel Brion

Tallandier, 350 p., 10 €.

Dernier duc de Bourgogne, Charles le Téméraire (1433-1477) n'a pas été un guerrier brutal et borné, rêvant de plier l'Europe à sa loi. Il fut un homme d'État, un parfait chevalier. Comte de Charolais, puis en 1467 duc de Bourgogne, il sut pendant des années contrer les menées de son redoutable adversaire Louis XI, l'« universelle araigne », et forma un rêve : faire des États bour-

guignons une grande puissance au cœur de l'Europe occidentale. Mais cet attardé de l'âge féodal vivait dans des chimères. Les banquiers et les marchands commençaient à tenir le haut du pavé et la diplomatie prenait le pas sur l'idéal chevaleresque. Charles voulait être le nouvel Alexandre mais ne connut que deux déroutes face aux Suisses, et une mort anonyme, de la main d'un simple chevalier aux portes de Nancy.

Cultures temporaires et féodalité



★★★

R Viader et Ch Rendu

PU Le Mirail, 280 p., 23 €.

L'alternance des cultures et des friches est une manière ancienne de gérer l'exploitation des terres, qui fut décrite par les Modernes mais très appréciée des sociétés que l'on disait traditionnelles. Dans les campagnes de l'Europe médiévale et moderne, une grande partie des terres était ainsi cultivée un ou deux ans avant d'être laissée en pâturages ou en broussailles pendant deux, trois ou cinq ans, dix ou vingt parfois.

Les recherches rassemblées dans ce volume permettent de mesurer l'importance et la variété de ces pratiques de cultures temporaires, d'en préciser les chronologies et d'en redessiner les géographies. Partout, en

effet, sur les landes britanniques comme dans les forêts nordiques, dans les maquis italiens comme sur les monts galiciens, le succès de ces cycles culturels interroge les logiques historiographiques. Loin d'apparaître comme des techniques archaïques, extensives et peu efficaces, les cultures temporaires s'y révèlent comme des adaptations complexes et parfois très récentes, qui exigeaient un lourd investissement en travail mais offraient en contrepartie des rendements spectaculaires. Elles dévoilent un monde longtemps ignoré, où les défrichements ne sont plus le geste fondateur d'une conquête définitive des terroirs, mais des pratiques courantes et répétitives où s'actualisait en permanence, à travers la distribution des usages de la terre, une grammaire élémentaire de l'appropriation du sol.

Les désengagés



★★★

Frédéric Vitoux

Fayard, 320 p., 20 €.

Ce roman débute en octobre 1967, avec la rencontre, chez un marchand de disques, d'une éditrice mélomane un peu esseulée, Marie-Thérèse, et d'un futur auteur, le jeune et séduisant Octave, autour de vinyles classiques et d'une discussion sur

« le Chevalier à la Rose » de Richard Strauss et Hugo Hofmannsthal. Il se poursuit peu avant mai 1968, quand la première, tombée sous le charme du second, tente de défendre son œuvre, ce « Quarante et unième mouton » appelé à jouer le rôle de révélation de printemps. Une sorte de nouveau Bernard Frank? En tout cas, un auteur jeune, séducteur, imprévisible, à qui toutes les gloires sont promises et les promesses au moins offertes.

On sait ce qu'il advint de mai 68 et on devine que les lecteurs des auteurs qui ont eu la malchance de publier ce printemps-là ont été sinon désorientés, du moins incités, par la force de l'événement et le mouvement de l'Histoire, à aller voir ailleurs. L'auteur qui aime ses personnages de fiction, les frotte à ceux de sa réalité (on croise, au moins Pierre Dumayet, Matthieu Galey et Robert Kanters) conte avec un mélange de précision érudite – un brin autobiographique – et de nonchalance, souverainement mêlée, évoque des silhouettes sensibles, vagabondes, désengagées, certes, mais pas loin d'être désabusées, croquant avec habileté le portrait du débonnaire et avisé patron des éditions de l'Abbaye, le malicieux Robert Le Chesneau, qui fait penser à maints de ses pairs, de Balland à Belfond, de Losfeld à Pauvert.

Cet opus évoque le milieu littéraire de son époque, chroniqueurs, auteurs et éditeurs mêlés.

Autant dire que ce livre, un brin nostalgique, et plein de charme, séduit avec force, autant par son écriture vive et cursive, que par son sens du portrait à la pointe sèche.

L'envie, une stratégie



★★★

Olivier Bas

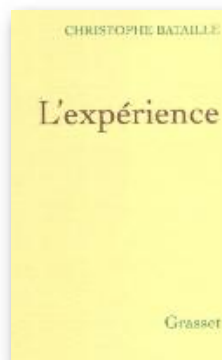
Dunod, 170 p., 18 €.

L'engagement dans l'entreprise est lié à la motivation ou l'envie, nourrie par le désir qui donne à un collectif l'énergie d'entreprendre. Or, depuis plus de 30 ans, au nom de la performance, les entreprises détruisent l'envie qui fait la performance. Les stratégies « court-termistes », la recherche permanente de compétitivité, les logiques de maximisation de profit ont bouleversé négativement le climat émotionnel, et pourtant, les émotions positives sont l'oxygène de l'envie ! L'envie est un puissant remède contre le défaitisme et le repli sur soi. Un antidote au pessimisme trop largement répandu. Osez une stratégie de l'envie, c'est répondre à des questions essentielles : Comment les dirigeants peuvent-ils régénérer l'envie des salariés ? Comment la communication peut-elle contribuer à susciter sincèrement de l'enthousiasme ? Comment aider les managers à fabriquer de l'optimisme ? Comment les DRH doivent-ils repenser leurs pratiques pour réveiller l'envie de bonheur qui sommeille en toute entreprise ? Est-ce une utopie ? Les managers ont le pouvoir de faire percevoir aux autres, au-delà des heurts, les bon-

heurs de leur vie professionnelle, de stimuler leur optimisme, de leur donner envie d'aller de l'avant, de s'engager et de réussir. Nous pouvons tous contribuer à faire de l'entreprise une communauté de désirs. Il faudrait que les entreprises comprennent que la productivité dépend de l'humeur, que l'efficacité est aussi une affaire d'enthousiasme, que le plaisir et la performance sont faits pour s'entendre.

Cet ouvrage repose sur l'idée que l'envie est un élément clé pour reconstruire l'engagement. Fondé sur plus de vingt ans d'expérience, cet ouvrage de management explore à travers de nombreuses situations concrètes les ingrédients pour redonner au management le pouvoir de recréer de l'envie, clé de la performance.

L'expérience



★★★

Christophe Bataille

Grasset, 100 p., 12 €.

« Je suis sorti de la tranchée et tout de suite ses yeux m'ont fixé : deux prunelles de cendre. C'était une chèvre. Une pauvre chèvre que nous n'avions pas vue ... » Nous sommes en 1961, dans le désert algérien. À trois kilomètres de ce point inconnu, une tour de cent mètres porte une bombe atomique : quatre

fois Hiroshima. Le jeune soldat qui parle, accompagné d'une petite patrouille, l'ignore. Il sait qu'il participe à une expérience, pour la gloire de la France, pour la science aussi. C'est un essai. Il est un cobaye. C'est cette expérience que nous raconte l'auteur : zone d'intensité extrême, encore tenue secrète, entre la vie et le monde d'après, entre la gloire et la raison d'État, entre la science et la cruauté, entre les corps jeunes, salis, et le pauvre corps du malade qui, l'âge venu, raconte, essaie de comprendre. Parfois, la vérité ne peut être dite par l'histoire - il reste les mots, les sensations, la douceur du grand départ, puis la lumière.

Fin d'hiver



★★★

Thérèse Jerphagnon

Le Passeur, 190 p., 14 €.

Au soir d'une vie belle et pleine, Thérèse se souvient et écrit des lettres d'amour à son mari Lucien l'un de nos plus brillants historiens des idées.

Le grand philosophe français Lucien Jerphagnon est décédé le 16 septembre 2011. Spécialiste de la pensée antique, disciple de Vladimir Jankélévitch, il avait su rendre son savoir populaire. Jean d'Ormesson l'a défini ainsi : « Un savant qui sait unir un style rapide et séduisant à l'érudition la plus rigoureuse ». Trois

ans après sa mort, sa veuve lui adresse une série de lettres en forme de souvenirs. Emplies d'émotion, elles composent, par cette multiplicité de regards amoureux et nostalgiques, un véritable hommage. Au-delà des réflexions sur la mort, le deuil, la solitude ou l'absence, cette soixantaine de courts chapitres, portés par un style sensible, constituent un portrait simple et touchant de celui qui fut aussi un homme remarquable. Un portrait simple et touchant. Quand l'intelligence rencontre l'émotion...

Les forêts de Ravel



★★★★

Michel Bernard

La table ronde, 180 p., 16 €.

« Quand Ravel leva la tête, il aperçut, à distance, debout dans l'entrée et sur les marches de l'escalier, une assistance muette. Elle ne bougeait ni n'applaudissait, dans l'espoir peut-être que le concert impromptu se prolongeât. Ils étaient ainsi quelques médecins, infirmiers et convalescents, que la musique, traversant portes et cloisons, avait un à un silencieusement rassemblés. Le pianiste joua encore la *Mazurka en ré majeur*, puis une pièce délicate et lente que personne n'identifia. Son doigt pressant la touche de la note ultime la fit longtemps résonner ».

Peser 48 kg, c'est bien assez pour composer *La Pavane pour une infante défunte*, *Gaspard de la Nuit* et des *Valses nobles et sentimentales*. La grâce ne pèse pas. Mais les hommes sont lourds. La guerre éclate. Il manque deux kilos à Maurice Ravel pour faire un soldat. On ne veut pas de lui dans cette foule sonnante et trébuchante, ce tintement de godillots et ces concerts d'obus. À 41 ans, il réussit pourtant à servir son pays, enfin, et rejoint un régiment du Train. En mars 1916, peu après avoir achevé son *Trio en la majeur*, Maurice Ravel rejoint Bar-le-Duc, puis Verdun. Engagé volontaire, conducteur d'ambulance, il est chargé de transporter jusqu'aux hôpitaux de campagne des hommes broyés par l'offensive allemande. C'en est fini du déshonneur des embusqués parisiens. Mais la mort est là, partout, dont chaque jour augmente l'ombre.

Revenu à la vie civile, Ravel acquiert son Belvédère de Montfort-L'amaury, entre les châteaux de Versailles et de Maintenon. Ce sera sa solitude, sa Thébàïde heureuse, d'où il voit la grande peau muette et mouvante des forêts par-dessus le couvercle de son clavier d'où jaillit *L'enfant et les sortilèges* et tant d'autres pièces miraculeuses. Un jour, il reçoit une lettre d'un certain Paul Wittgenstein, pianiste manchot, qui lui demande une faveur particulière: une œuvre qu'il jouera de son bras valide. *Le concerto pour la main gauche* est né.

L'auteur le saisit à ce tournant de sa vie, l'accompagne dans son difficile retour à la vie civile et montre comment, jusqu'à son dernier soupir, « l'énorme concerto du front »

n'a cessé de résonner dans l'âme de Ravel. Ce portrait empathique du compositeur se double de l'évocation d'une époque et d'une mémoire, introduite par les souvenirs mêmes de Michel Bernard, à la fois visuels et musicaux. Il exprime avec sensibilité les difficultés de l'homme et les préoccupations de l'artiste. Tout est lié à la musique, et les souvenirs douloureux de la guerre apportent au compositeur une densité supérieure, une haute compréhension de l'ordre des choses.

La guerre de sept ans



★★★

Edmond Dziembowski

Perrin, 700 p., 27 €.

Le 28 mai 1754, le capitaine de Jumonville et plusieurs de ses soldats sont massacrés par des Indiens aux ordres de George Washington. Cet accrochage au pays de l'Ohio engendre à partir de 1756 un conflit que Winston Churchill regardait comme la première guerre mondiale de l'histoire. Nées de la rivalité franco-britannique en Amérique du Nord, les hostilités s'étendent alors à l'Europe où Frédéric II de Prusse et le roi de Grande-Bretagne affrontent, dans des « boucheries héroïques », les armées de Louis XV, de Marie-Thérèse d'Autriche et d'Élisabeth de Russie.

Au Canada, aux Antilles, en Afrique, en Inde, sur terre comme sur mer, ce sont les tuniques rouges qui imposent leur loi. Maîtresse des océans, irrésistiblement conquérante, la Grande-Bretagne se voit déjà comme la première puissance mondiale qu'elle deviendra au XIX^e siècle.

Le conflit s'est traduit par un ré-équilibre important des puissances européennes. S'emparant de Québec (1759) et de Montréal (1760), l'Empire britannique fait presque entièrement disparaître le Premier espace colonial français. Sa puissance hégémonique dans le monde s'affirmera tout au long du XIX^e siècle. En Europe, c'est la Prusse qui s'affirme au sein de l'espace germanique par les victoires de Rossbach sur les Français et de Leuthen sur les Autrichiens (1757) : elle y conteste désormais la prééminence de l'Autriche. Après avoir frôlé l'effondrement, elle est finalement sauvée par l'abandon des hostilités par la Russie.

En Europe, les bouleversements s'avèrent tout aussi profonds. Au sortir de la guerre, la vie internationale est dominée par la pentarchie composée de la France, la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche et la Russie, qui, un siècle plus tard, constituera toujours l'ossature des deux systèmes antagonistes menant au cataclysme de 1914. Le legs politique de la guerre de Sept Ans, enfin, est considérable. Vague patriotique défendant le principe d'une citoyenneté active au royaume de France, gestation convulsive du radicalisme britannique, premiers craquements dans les colonies d'Amérique : sous l'effet d'une guerre accélératrice des changements, le monde fait ses premiers pas dans l'ère

des révolutions. Avec un véritable talent d'écrivain, l'auteur propose la première grande synthèse sur ce conflit majeur.

La guerre d'hiver



★★★

Philip Teir

Albin Michel, 380 p., 21,50 €.

Au premier abord, la famille Paul incarne le rêve de la classe moyenne scandinave. À presque soixante ans, c'est l'heure du bilan pour Max Paul, sociologue réputé. Après avoir connu la célébrité dans les années 1990 lors de la parution de son étude sur la vie sexuelle des Finlandais, le professeur de sociologie a l'impression d'être un has been qui n'arrive plus à écrire. Sa vie familiale lui donne tout autant de soucis, entre sa femme, Katriina, D.R.H. dans un hôpital, éternelle insatisfaite qui cherche à tout régenter, et ses filles, l'aînée Helen, enseignante passablement lassée, maman un peu dépassée, et la cadette Eva, étudiante en art rêveuse et désinvolte, plongée en pleine crise existentielle. En y regardant de plus près, le tableau est loin d'être idyllique : Max a perdu bien des illusions et désespère de pouvoir terminer un jour son nouveau livre. Son couple bat de l'aile, et ses filles – l'une à Londres, l'autre à Helsinki – mènent leurs vies sans lui.

Reste la jeune et jolie Laura, son ancienne élève venue l'interviewer à l'occasion de son anniversaire, dont la présence n'est pas pour lui déplaire, mais qui pourrait bien semer la zizanie.

Avec un charme résolument nordique, cet auteur finlandais explore dans ce premier roman à l'ironie mordante les questions de la jeunesse, des rencontres et des ruptures, de l'amour et de la perte, et de sa résurrection au moment où on l'attend le moins.

Les grandes idées qui ont révolutionné la pub



★★★

Simon Veksner

Dunod, 220 p., 21 €.

Superbement illustré, cet ouvrage offre un aperçu fascinant de cette industrie en perpétuel changement. Il présente les 100 grandes idées qui ont révolutionné la publicité. De l'évolution des premiers formats et de l'histoire des marques : l'affiche, le dépliant, la presse, la radio, le cinéma, l'happening, les égéries, les agences, les chefs de marque et responsables de compte... À l'avènement de l'ère du numérique et aux courants les plus récents : le neuromarketing, l'économie comportementale, Twitter, Facebook, YouTube, le smartphone, la publicité interac-

tive... En passant par les révolutions créatives des années 1960: l'humour, la sémiotique, la marque challenger, les campagnes politiques, la démocratisation et la professionnalisation du secteur, l'arrivée des grands réalisateurs... À travers l'histoire de ces grandes idées, c'est celle de la publicité elle-même que retrace ce livre destiné à tous les passionnés, professionnels et étudiants en publicité, pour mieux comprendre la publicité d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

La lettre du Capitaine Brunner



★★★

Gabriel Matzneff

La Table ronde, 200 p., 17 €.

Un chagrin d'amour, cause du suicide de son cousin Cyrille? Nil n'y a jamais cru, mais cela s'est passé il y a si longtemps, il n'y pense plus. Le seul chagrin d'amour qui l'occupe, c'est le sien: la belle Constance vient de le quitter. N'était cette rupture, dans son cercle amical, tout va bien. Grâce à la loi votée à Paris, Nathalie et sa jeune amante Lioubov projettent de se « marier »; Mathilde, dont le premier long-métrage, *Les Pantouffles de Don Alfonso*, reçoit un accueil enthousiaste de la critique italienne, et Raoul, son "ex" demeuré proche, seront

leurs témoins; le bruit court que le hiéromoine Guérassime, qui exerce son apostolat à Venise, à Naples et au monastère Saint-Barsanuphe, dans le Gard, sera prochainement sacré évêque.

Qu'enferme le dossier constitué au lendemain de la Libération par l'avocat Davydoff qui soudain perturbe cette harmonie? Quels cadavres oubliés ressuscite-t-il? Quel est le secret qui fut jadis la vraie raison du suicide de Cyrille et, en 2014, bouleverse la vie de Nil? Quel rôle a joué dans celle de leur famille le *Hauptsturmführer SS Brunner*? Quels sont ces péchés d'autrui surgis du passé dont on veut que Nil porte le poids?

Nicolas Davydoff, émigré russe blanc après la Révolution de 1917, avait été condamné pour avoir fait des affaires avec les Allemands pendant l'Occupation. Il était accusé de leur avoir vendu des tracteurs, mais aussi des trésors du patrimoine artistique français. L'héritage qu'il laisse à son fils Cyrille, a peu de valeur mais une lourdeur incommensurable. Dans le dossier juridique de Nicolas Davydoff, une lettre, écrite de sa main, dénonce sa propre femme aux Nazis. Un fardeau que doit porter Nil, plus d'un demi-siècle après, alors qu'on lui remet le dossier de l'oncle.

Outre cette affaire de famille historique, ce roman raconte davantage la vie de la communauté orthodoxe de Saint-Germain-des-Prés, et de leurs amis. Dans cette petite bande, qui navigue entre la France et l'Italie, on compte Nil, Nathalie et Lioubov, un couple de femmes qui souhaitent se marier à Rome, Raoul et Mathilde, deux ex-amants, cinéastes, dont

l'œuvre connaît un succès chez nos voisins transalpins. On peut percevoir ce roman de Gabriel Matzneff comme une œuvre contre la famille. Cette famille « officielle, légale » dont Nil, personnage principal « n'a rien reçu d'agréable ». « Quand elle se manifeste, c'est soit pour lui annoncer une mauvaise nouvelle, soit pour lui imposer une de ses corvées dont il a horreur ». La famille, ce sont les liens du sang qui poussent Cyrille au suicide, car il n'a pas réussi à s'en libérer. Une lignée qui ne représente qu'un ensemble de secrets, qu'il ne vaudrait mieux pas connaître pour vivre heureux et qui est décrit comme « une vénéneuse poche de sang contaminé ». Dans ce roman, la famille est une honte, qu'on s'approprie ou non. Face à l'aliénation familiale, Nil préfère la liberté de ses relations amoureuses, racontées dans toute l'œuvre du romancier, bien qu'elles l'aient conduits à de formidables fiascos: trahison, lettre de rupture et disparition de ses anciennes maîtresses. Il voit ces échecs amoureux comme la réussite de sa liberté, et ses relations comme la source de plaisirs exquis. Autre expression de la liberté de la relation, le « mariage » homosexuel entre Nathalie et Lioubov, à l'ambassade de France. Cet épisode apparaît comme un symbole de liberté amoureuse.

Ce roman raconte la douce vita de ces êtres, qui flânent dans les rues de Naples, dans les hôtels vénitiens et boivent du limoncello. Le drame est finalement peu développé, passé sous silence, comme toute bonne histoire de famille. Ce roman est moins un roman historique qu'une chronique sur des amis de longue date.